

La mort

Telle qu'un moissonneur, dont l'aveugle faucille

Abat le frais bleuet, comme le dur chardon,

Telle qu'un plomb cruel qui, dans sa course, brille,

Siffle, et, fendant les airs, vous frappe sans pardon ;

Telle l'affreuse mort sur un dragon se montre,

Passant comme un tonnerre au milieu des humains,

Renversant, foudroyant tout ce qu'elle rencontre

Et tenant une faux dans ses livides mains.

Riche, vieux, jeune, pauvre, à son lugubre empire

Tout le monde obéit ; dans le cœur des mortels

Le monstre plonge, hélas ! ses ongles de vampire !

Il s'acharne aux enfants, tout comme aux criminels :

Aigle fier et serein, quand du haut de ton aire

Tu vois sur l'univers planer ce noir vautour,

Le mépris (n'est-ce pas, plutôt que la colère)

Magnanime génie, dans ton cœur, a son tour ?

Mais, tout en dédaignant la mort et ses alarmes,

Hugo, tu t'apitoies sur les tristes vaincus ;

Tu sais, quand il le faut, répandre quelques larmes,

Quelques larmes d'amour pour ceux qui ne sont plus.

Paul Verlaine (1844-1896)

